

QUATRE BOUTS DE PELLICULE ARRACHÉS À L'ENFER

Pour savoir il faut s'imaginer. Nous devons tenter d'imaginer ce que fut l'enfer d'Auschwitz en été 1944. N'invoquons pas l'inimaginable. Ne nous protégeons pas en disant qu'imaginer cela, de toutes les façons – car c'est vrai –, nous ne le pouvons, nous ne le pourrons pas jusqu'au bout. Mais nous le *devons*, ce très lourd imaginable. Comme une réponse à offrir, une dette contractée envers les paroles et les images que certains déportés ont arrachées pour nous au réel effroyable de leur expérience. Donc, n'invoquons pas l'inimaginable. Il était tellement plus difficile, pour les prisonniers, de soustraire au camp ces quelques lambeaux dont nous sommes à présent dépositaires, dans la lourdeur de les soutenir d'un seul regard. Ces lambeaux nous sont plus précieux et moins apaisants que toutes les œuvres d'art possibles, arrachés qu'ils furent à un monde qui les voulait impossibles. Images *malgré tout*, donc : malgré l'enfer d'Auschwitz, malgré les risques encourus. Nous devons en retour les contempler, les assumer, tenter d'en rendre compte. Images *malgré tout* : malgré notre propre incapacité à savoir les regarder comme elles le mériteraient, malgré notre propre monde repu, presque étouffé, de marchandise imaginaire.

*

Parmi les prisonniers d'Auschwitz, ceux dont les SS voulurent éradiquer à tout prix la possibilité de témoignage furent, bien sûr, les membres du *Sonderkommando*, le « commando spécial » de détenus qui géraient à mains nues l'extermination de masse. Les SS savaient d'avance qu'un seul mot d'un membre survivant du *Sonderkommando* rendrait caduques toutes les dénégations, toutes les arguties ultérieures sur le

grand massacre des juifs d'Europe¹. « Avoir conçu et organisé les équipes spéciales a été le crime le plus démoniaque du national-socialisme », écrit Primo Levi. « On reste stupéfait devant ce paroxysme de perfidie et de haine : c'était aux juifs de mettre les juifs dans les fours, il fallait démontrer que les juifs [...] se pliaient à toutes les humiliations, allaient jusqu'à se détruire eux-mêmes². »

Le premier *Sonderkommando* à Auschwitz fut créé le 4 juillet 1942, lors de la « sélection » d'un convoi de juifs slovaques pour la chambre à gaz. Douze équipes se succédèrent à partir de cette date : elles étaient supprimées au bout de quelques mois, « et l'initiation de l'équipe suivante consistait à brûler les cadavres des prédécesseurs³. » Une partie de l'horreur consistait pour ces hommes à ce que toute leur existence soit maintenue, jusqu'à l'inéluctable gazage de l'équipe, dans un secret absolu : aussi les membres du *Sonderkommando* ne devaient-ils avoir aucun contact avec les autres détenus, encore moins avec quelque « monde extérieur » que ce fût, pas même avec les SS « non initiés », c'est-à-dire ignorants du fonctionnement exact des chambres à gaz et des crématoires⁴. Malades, ces détenus mis au secret n'étaient pas admis à l'hôpital du

1. Et avec elles tous les sophismes dont, me semble-t-il, il n'y a pas lieu de s'extasier philosophiquement. Cf. J.-F. Lyotard, *Le Différend*, Paris, Minuit, 1983, p. 16-17 (analysant sous cette forme l'argument négationniste : « [...] pour identifier qu'un local est une chambre à gaz, je n'accepte comme témoin qu'une victime de cette chambre à gaz ; or il ne doit y avoir, selon mon adversaire, de victime que morte, sinon cette chambre à gaz ne serait pas ce qu'il prétend ; il n'y a donc pas de chambre à gaz. »).

2. P. Levi, *Les Naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz* (1986), trad. A. Maugé, Paris, Gallimard, 1989, p. 51 et 53.

3. *Ibid.*, p. 50.

4. F. Müller, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz* (1979), trad. P. Desolneux, Paris, Pygmalion, 1980, p. 61. Filip Müller constitue le cas rarissime d'un membre du *Sonderkommando* ayant réchappé à cinq liquidations successives. Sur ce fonctionnement et sa mise au secret, cf. G. Wellers, *Les Chambres à gaz ont existé. Des documents, des témoignages, des chiffres*, Paris, Gallimard, 1981. E. Kogon, H. Langbein et A. Rückerl, *Les Chambres à gaz secret d'État* (1983), trad. H. Rollet, Paris, Minuit, 1984 (rééd. Paris, Le Seuil, 1987). J.-C. Pressac, *Auschwitz : Technique and Operation of the Gas Chambers*, trad. P. Moss, New York, Beate Klarfeld Foundation, 1989. *Id.*, *Les Crématoires d'Auschwitz. La machinerie du meurtre de masse*, Paris, CNRS Éditions, 1993 (qui note, p. 35 : « [...] tuer d'un coup par gaz dans un espace clos des hommes par centaines était sans précédent et le secret dont était entourée l'opération frappait encore plus l'imagination des non-participants, SS ou détenus, qui avaient reçu l'inter-

camp. On les maintenait dans l'asservissement total et l'abrutissement – l'alcool ne leur étant pas refusé – de leur travail aux crématoires.

Leur travail ? Il faut bien le redire : manipuler la mort de leurs semblables par milliers. Être témoins de tous les derniers moments. Être contraints de mentir jusqu'au bout (un membre du *Sonderkommando* qui avait voulu informer les victimes de leur destin fut jeté vivant dans le feu du crématoire, et ses camarades durent assister à l'exécution⁵). Reconnaître les siens et ne rien dire. Voir entrer hommes, femmes et enfants dans la chambre à gaz. Entendre les cris, les coups, les agonies. Attendre. Puis, recevoir d'un coup l'« indescriptible amoncellement humain » – une « colonne de basalte » faite de chair, de leur chair, notre propre chair – qui s'écroule à l'ouverture des portes. Tirer les corps un à un, les déshabiller (avant, du moins, que les nazis n'aient imaginé la solution du vestiaire). Laver au jet tout le sang, toutes les humeurs, toutes les sanies accumulées. Extraire les dents en or, pour le butin du *Reich*. Introduire les corps dans la fournaise des crématoires. Maintenir l'inhumaine cadence. Alimenter en coke. Retirer les cendres humaines sous l'espèce de cette « matière informe, incandescente et blanchâtre qui se déversait en rigoles [et qui] en refroidissant prenait une teinte grisâtre »... Concasser les os, cette ultime résistance des pauvres corps à leur industrielle destruction. Faire des tas de tout cela, le jeter dans le fleuve voisin ou l'utiliser comme matériau de terrassement pour la route en construction près du camp. Marcher sur cent cinquante mètres carrés de chevelures humaines que quinze détenus s'emploient à carder sur de grandes tables. Repeindre quelquefois le vestiaire, confectionner des haies de verdure – camouflage –, creuser des fosses d'incinération supplémentaires pour les gazages exceptionnels. Nettoyer, réparer les fours géants des crématoires. Recommencer chaque jour, sous

diction formelle d'en observer le déroulement. »). U. D. Adam, « Les chambres à gaz », *L'Allemagne nazie et le génocide juif : colloque de l'EHESS, Paris, juillet 1982*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1985, p. 236-261. F. Piper, « Gas Chambers and Crematoria », *Anatomy of the Auschwitz Death Camp*, dir. Y. Gutman et M. Berenbaum, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1994, p. 157-182.

5. H. Langbein, *Hommes et femmes à Auschwitz* (1975), trad. D. Meunier, Paris, UGE, 1994, p. 202.